

Alessandra Ferri, le retour

Le retour à la scène d'Alessandra Ferri est l'événement de l'année pour ses fans encore nombreux et passionnés dans le monde entier. Après Spolète, il y aura Broadway et puis La Scala avec une création de Neumeier. Par d'autres voies, la carrière de l'une des danseuses les plus célèbres de notre époque recommence. Mais pourquoi ses adieux furent-ils si tristes pour son public, surtout en Italie et à New York, qui maintenant semble la saluer comme si elle n'avait jamais quitté la scène?

Lorsque, en 2007, Alessandra Ferri annonça sa décision de quitter la scène, la nouvelle fut accueillie avec la plus grande surprise. À l'époque, on assista aux adieux à la danse de presque toute une génération: nombreux furent les danseurs dans la quarantaine qui refusèrent de prolonger leur vie artistique et qui déclarèrent dédaigneusement qu'ils préféreraient se retirer au plus fort de leur carrière plutôt que de connaître un déclin pathétique. Ce fut le cas de Darcey Bussell et Julio Bocca, pour ne citer que deux exemples célèbres.

Ferri elle-même affirma vouloir dire adieu au public, une "coupe de champagne" à la main, c'est-à-dire, au sommet de sa forme physique. Un choix fier, en soi admirable. Cependant, ces adieux furent perçus par certains comme une sorte de trahison ou, pour mieux dire, de deuil, à surmonter parce qu'aussi déconcertants qu'une mort prématurée, arrivant à l'improviste et créant un vide destiné à ne plus être comblé.

Mais si cette tendance au retrait était générationnelle, pourquoi alors cette réaction de rancœur presque inavouable envers elle et pas à l'égard des autres? Qu'est-ce qui nous a paru insupportable dans ces adieux? Peut-être le choix de se consacrer complètement à son rôle de maman? Pas du tout: cette raison était humainement compréhensible parce qu'elle concernait une ex "baby ballerina" sous les feux de la rampe dans le monde entier dès ses 17 ans, et qui, à la veille de ses 45 ans, avouait publiquement son désir de se consacrer finalement à sa vie privée sans la contrainte des obligations de la scène. Toutefois, subsistait une sorte de pensée latente, jamais vraiment éclaircie, concernant la décision d'Alessandra Ferri.

Paradoxalement, c'est seule-

Alessandra Ferri, the seventh year comeback

Alessandra Ferri's return to the stage is the event of the year for her still numerous and adoring fans all over the world. After Spolète, it will be Broadway and then La Scala in a creation by Neumeier. The career of one of the most famous ballerinas of our time picks up again, though to a different tune. But why was her farewell to the stage such a sad occasion for her public which is now welcoming her back as if it had never occurred?

In 2007 when Alessandra Ferri announced that she was retiring from the stage, her decision took everyone by surprise. It was the period in which a sort of generational "farewell to dance" was taking place, with numerous forty-something-year-olds (such as Darcey Bussell and Julio Bocca, to mention only a couple of famous ones) foregoing the prospect of a long stage-life after haughtily declaring that they preferred to retire while still in their heyday rather than walk pathetically down 'Sunset Boulevard'.

Ferri herself said she wanted to bid farewell to the public with a "glass of champagne" in her hand, in other words while she was still on top form. A proud and praiseworthy choice. Yet there were those who considered Ferri's withdrawal as a sort of betrayal or, rather, a bereavement with which it would be necessary to come to terms because it was as unnatural as a premature death that occurs out-of-the-blue, leaving a void that cannot be filled.

Yet if, as in this case, a whole generation had opted for retirement, why had the public reacted so resentfully against her decision and not that of the others? What was it that they had not been able to fathom about Ferri's giving up her career? Was it her choice to be a full-time mother? Definitely not: those grounds were humanly comprehensible coming from a former "baby ballerina" who had been in the limelight since she was 17 and who, on the brink of 45, was publicly confessing her wish to enjoy private life to the full, freed from the yoke of her stage commitments. A never en-



*Alessandra Ferri, NY 2013
(ph. R. O'Connor)*

*Spoleto Festival: Alessandra Ferri:
"The Piano Upstairs"
(ph. M. L. Antonelli)*



ment maintenant que l'on commente son retour, six ou sept ans après, que l'on arrive enfin à comprendre les raisons de cette sensation de perte, qui appartient désormais au passé.

Le 28 juin dernier, Ferri a inauguré la dernière édition du Festival des Deux Mondes de Spolète (dont elle est conseillère pour la danse depuis 2008) avec *The Piano Upstairs*, une pièce écrite pour elle par le dramaturge américain John Weidman à partir d'une idée de Ferri elle-même. Il s'agit d'un drame bourgeois centré sur un couple de la

tirely-processed thought lingered on at the back of our minds.

Paradoxically, it is only today, six or seven years on as we comment on her comeback, that we can finally decipher the reasons for that (by now) sedimented feeling of bereavement.

On 28 June Ferri opened the last edition of the Festival dei Due Mondi at Spoleto (whose dance consultant she has been since 2008) in *The Piano Upstairs*, a show written specially for her – and based on an idea of hers – by American playwright John Weidman: the tragedy

of an upper-class American couple torn apart by the incommunicability of their two different languages: he expresses himself with words (from which gushes an unresolved stream of consciousness), she by dancing. The husband is played by excellent Broadway actor and winner of 4 Tony Awards, Boyd Gaines, the wife by Ferri herself, once again on her celebrated pointes and making her début as a choreographer using a soundtrack that mixes together music by Giovanni Allevi, John Cage, George Crumb, Morton Feldman, Philip Glass, Arvo Pärt and famous photographer Fabrizio Ferri (who is also Ferri's former husband). Attila Csiki, Stephen Hanna and Andrea Volpintesta danced alongside Ferri as 'presences' embodying the music.

Directed by Giorgio Ferrara, with scenery designed by Gianni Quaranta (a window onto a wooden skyline that suggests an indistinct metropolis, a piano that is lifted up to the ceiling and hauled down when the tragedy occurs) and basic costumes by Luisa Spinatelli, the début of *The Piano Upstairs* was a real success and the work is about to embark on an international tour.

But regardless of how the performance went, it was an eye-opener for us: when the curtain rose we looked back and understood what it was that we had refused to accept seven years earlier. The reasons behind that hazy sense of desertion were closely entwined with what Alessandra Ferri had stood (and still stands for) vis-à-vis dance. They are connected with her special artistic personality and which, from her very first appearance, made her entirely unique and irreplaceable. Her ability to refract a part of ourselves, the most intensely



Alessandra Ferri:
"The Piano Upstairs"
(ph. M. L. Antonelli)

Alessandra Ferri
(ph. Fabrizio Ferri)

haute société américaine qui se déchire dans l'incommunicabilité entre deux langages, lui s'exprimant par les mots (d'où jaillit un flux de conscience irrésolu) et elle par la danse. Dans le rôle de l'époux, l'extraordinaire acteur de Broadway, Boyd Gaines, qui a reçu 4 Tony Awards, et dans celui de la femme, Ferri elle-même, à nouveau sur ses célèbres pointes, qui a fait ses débuts comme chorégraphe, sur une bande sonore alliant des musiques de Giovanni Allevi, John Cage, George Crumb, Morton Feldman, Philip Glass, Arvo Pärt et Fabrizio Ferri (photographe célèbre, compositeur et ex époux de la danseuse). Aux côtés d'Alessandra Ferri, dansaient Attila Csiki, Stephen Hanna et Andrea Volpintesta tels des présences donnant corps à la musique.

The Piano Upstairs a été mise en scène par Giorgio Ferrara, avec des costumes essentiels de Luisa Spinatelli et un beau décor de Gianni Quaranta, une baie vitrée donnant sur un panorama d'éléments en bois évoquant une métropole abstraite et un piano qui monte au plafond et redescend par terre quand le drame s'accomplit. La pièce a reçu un vif succès et se prépare à faire une tournée internationale.

Mais le résultat mis à part, ce spectacle a été pour nous une révélation: au lever du rideau, nous sommes revenus en arrière et nous avons compris ce que, sept ans plus tôt, nous n'avions pas voulu accepter. Les raisons de cet obscur sentiment d'abandon étaient strictement liées à ce qu'Alessandra Ferri a représenté et représente encore pour la danse. Elles tiennent à ses caractéristiques spécifiques en tant qu'artiste qui, depuis ses débuts, l'ont rendue unique et donc irremplaçable. Sa capacité à refléter une partie de nous-mêmes, la plus intensément émotionnelle, la plus vibrante, sensible à un romantisme qui radicalise les nuances du drame par le souffle de la musique. Quand nous avons perdu Alessandra Ferri, nous avons perdu une partie de notre identité et l'on se sentait un peu seul, peut-être un peu plus réticent à l'idée de ressentir encore de l'émotion au théâtre.

Donc, *la* Ferri est revenue et, une fois révolu le temps de Juliette, Manon et Giselle, elle reçoit des propositions, même surprenantes, de tous les côtés. En novembre, elle débutera à New York au Signature Theatre (dessiné par la star de l'architecture Frank Gehry) qui programmera pour la première fois un spectacle de danse dans une saison consacrée au théâtre: il s'agit de *Chéri* tiré du roman de Colette, avec la chorégraphie et la mise en scène de Martha Clarke (qui est en résidence pour cinq ans au Signature). Ferri sera Léa, la maîtresse âgée de 50 ans du jeune Chéri, interprété par Herman Cornejo, un *principal dancer* de l'American Ballet Theatre.



emotional and vibrant part, responsive to a romanticism that dilates the nuances of drama within the rhythm of music. When we lost her, we had lost that very part of ourselves and we felt a little lonelier, a little less susceptible to being moved at the theatre.

So Ferri is back and now that the days of Juliet, Manon and Giselle are over, proposals galore have come been coming in like water running from an open tap – to use her own expression – some which quite extraordinary: in November she makes her début at the Signa-

Alessandra Ferri, Herman Cornejo:
 "Chéri", c. Martha Clarke

Toujours à New York elle est en train de travailler à une comédie musicale écrite pour elle dans laquelle elle interprétera la femme d'un rajah. À La Scala de Milan, lors de la saison 2014-15, une autre création l'attend, une Eleonora Duse taillée à sa mesure par John Neumeier, le chorégraphe qui avait marqué les adieux de la danseuse au théâtre milanais dans *La Dame aux camélias*, en couple avec Roberto Bolle.

Ainsi, nous envisageons à nouveau un avenir "sine die" et, comme lors d'une rencontre fortuite, nous souhaitons cheminer avec elle encore un peu, Ferri sur scène et nous dans la salle, aussi longtemps que le voudra le destin.

Valeria Crippa



ture Theatre of New York (designed by stellar architect Frank Gehry and whose drama season will, for the first time, be also featuring a dance show) in *Chéri* based on the novel by Colette, choreographed and directed by Martha Clarke currently in a five-year artistic residency at the Signature Theatre; Ferri will be Léa, the fifty-year-old mistress of twenty-year-old Chéri, interpreted by American Ballet Theatre principal Herman Cornejo.

Ferri is also working in New York on a project involving a musical written for her in which she is to play the wife of a maharajah. Another new role awaits her also at La Scala, Milan during the 2014-15 season: that of Eleonora Duse to be created for her by John Neumeier, the same choreographer in whose *Dame aux camélias* ("The Lady of the Camellias") she had given her farewell performance at the Milanese theatre, dancing beside Roberto Bolle.

And so, once again looking indefinitely towards the future, here's hoping we can spend a further while together, Ferri on stage, the rest of us in the audience, making the most of the time that destiny has allotted to us.

Valeria Crippa

Alessandra en sept dates

1963 – elle naît à Milan.

1978 – déjà sûre de ses qualités, grâce à son professeur Ljuba Dobrievitch, elle "fuit" l'école de danse de La Scala, où elle était entrée cinq ans auparavant et dont elle ne supportait pas le milieu. Elle passe à l'école du Royal Ballet de Londres.

1980 – elle remporte le Prix de Lausanne; la même année, elle intègre le Royal Ballet.

1983 – elle est nommée *principal dancer* de la grande compagnie britannique, où elle danse déjà les rôles principaux. Le chorégraphe Kenneth MacMillan la choisit comme protagoniste de ses ballets, *Roméo et Juliette*, *Manon*, *Mayerling*, et crée pour elle *A Different Drummer* et *Valley of Shadows*. C'est la star (que l'on garde encore en mémoire aujourd'hui) du ballet anglais de l'époque.

1985 – sur invitation de Mikhail Baryshnikov, elle passe à l'American Ballet Theatre à New York, où elle est la partenaire du grand danseur russe dans les titres du répertoire et dans un film (*Dancers*).

1990 – dans les années 1990, elle est invitée par les compagnies et les théâtres majeurs du monde, souvent dans des ballets de Roland Petit dont elle devient l'interprète-fétiche après une *Carmen* à l'Opéra de Paris. Mais elle se lie tout particulièrement à La Scala de Milan, dont elle est la seule étoile pendant plusieurs années, tout en se produisant avec l'ABT à New York.

2007 – le 23 juin, dans une soirée qu'on lui consacre au Metropolitan Opera de New York, elle danse pour la dernière fois avec l'American Ballet Theatre (dans *Roméo et Juliette*) et annonce ses adieux à la scène, promesse qu'elle tiendra au bout de quelques mois... et jusqu'en juin 2013.

Alessandra in seven dates

1963 – Born in Milan.

1978 – Already self-confident about her qualities and intolerant about the ambience at the Ballet School of La Scala (where she been admitted 5 years earlier), thanks to her teacher Ljuba Dobrievich she "flees" to The Royal Ballet School in London.

1980 – She wins the Prix de Lausanne and joins The Royal Ballet.

1983 – She is appointed a principal dancer of the great English company and dances the major roles. Choreographer Kenneth MacMillan chooses her as the protagonist of his ballets *Romeo and Juliet*, *Manon* and *Mayerling* and creates *A Different Drummer* and *Valley of Shadows* for her. She is the (still-unforgotten) star of the English ballet in that period.

1985 – Accepting an invitation from Mikhail Baryshnikov, she goes over to American Ballet Theatre in New York, where she is the Russian star's partner both on stage (in repertoire ballets) and on film (*Dancers*).

1990 – In the 1990's she guests at the main theatres and with companies of the world, often in ballets by Roland Petit becoming the latter's favourite interpreter after dancing his *Carmen* at the Paris Opéra. She enters into a special relationship with La Scala, Milan whose top ballerina she is for a number of years, all the while continuing to perform with ABT in New York.

2007 – On 23 June, during an evening in her honour at the Metropolitan Opera House, New York, she dances for the last time with American Ballet Theatre (*Romeo and Juliet*), announcing that she will be bidding her stage farewell a few months later... and remaining in retirement until June 2013.